



# Pas un pas sans Bata

de : Jérôme Champion

## Fiche technique

France - 2003 - 52mn

Réalisateur :  
Jérôme Champion

Montage :  
Jérôme Champion  
Jérôme Host  
Nicolas Host

Graphisme :  
Jérôme Host

Musique :  
Ahmed Elferdi  
Nicolas Host

Voix Off :  
Vincent Thomas



## Résumé

BATA Hellocourt, Moselle sud. Depuis les années 30, des milliers d'ouvriers et d'ouvrières produisaient des chaussures... Jusqu'au printemps 2001, où les syndicats reçoivent par courriers anonymes, les détails d'un plan commandé par la direction du groupe BATA. Le "plan Gros" décrivait les différentes options pour en finir avec l'usine d'Hellocourt... Débrayage dans les ateliers. Quelques semaines plus tard, c'est fini : "BATA se retire"... BATA,

c'est un système, inspiré du fordisme et teinté d'un paternalisme hors du commun. Autour de l'usine, une cité ouvrière, des infrastructures sportives et tous les services de proximité... Un véritable microcosme dont les ouvriers et ouvrières ne pensaient jamais sortir... BATA, c'est comme ailleurs, des scandales, des mensonges et du mépris... Pas un Pas sans BATA, c'est un plongeon dans cet univers ou dans ce qui en reste, entre regrets, rage et chômage, quelques mois après la tempête...

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

## Citations

«On vient dans un coin où il n'y pas de syndicats, où le côté politique est bien cadré, [...] et on applique un système qui est un système d'ordre...»

*Alain Gatti – Historien à la CFDT*

«Je suis venu à BATA parce que je travaillais pas à l'école : y'avait que BATA, BATA, BATA...»

*Denis Zabel – Ouvrier BATA*

«On pensait que ça fermerait jamais»

*Annie Voirin – Ouvrière BATA*

«Tous ceux qui ont fait grève en 1936 ont été licenciés»

«Bata appliquait le Taylorisme, [...] le travail à la chaîne...»

*Jean Marie Heckmann – Retraité BATA*

«En 68, la force rouge est venue de Lunéville, et nous a foutu la pagaille !»

*Jean Biendel*

*Ancien chef du personnel BATA*

«Y'a des gens qui allaient au coin ! [...], ils étaient devant le bureau et ils attendaient qu'on leur donne un travail...»

*Eugène Erb – Ouvrier BATA*

«Paraîtrait-il, d'après Monsieur BATA, qu'on serait des fainéants [...]. Je ne lui pardonnerai pas»

*Victorine Murcia – Ouvrière BATA*

«Puis alors dire des choses pareilles ! Alors que le monde ouvrier a toujours travaillé pour lui !...»

*Nathalie Demange – Ouvrière BATA*

*Dossier de Presse*

## Note d'intention

Le projet de faire un film sur l'histoire des ouvriers et des ouvrières de Bata est

venu d'une discussion avec Christel Husson, une amie qui a grandi dans un des villages qui bordent ce qu'a été «l'Eldorado» Bata. Elle me disait «Quand j'étais môme, quand je voyais les avantages dont profitaient les enfants des ouvriers et des ouvrières de Bata, j'en voulais à mes parents de ne pas travailler chez Bata !». Qu'en était-il presque vingt ans après ? Bata avait dégraissé puis en juillet 2001 avait définitivement fermé le site de production. Les héros de l'enfance de Christel avaient été violemment déboulonnés. Face à cela, les salarié(e)s avaient tenté de résister, de lutter, mais comme dans beaucoup de cas, la lutte des Bata contre la multinationale avait été un combat du pot de terre contre le pot de fer. Un an après les dernières mobilisations des salarié(e)s, qui leur avaient quand même permis d'acquérir des indemnités de licenciement plus conséquentes que prévues, nous avons monté avec Christel un petite équipe de tournage pour aller voir de nous-mêmes et rencontrer celles et ceux qui avaient travaillé ou côtoyé «l'organisation» mise en place par Bata.

«L'organisation» fait partie de la terminologie mise en place par le système Bata : le sport pour la gloire de l'entreprise et la fierté des salarié(e)s, la cité pour un logement accessible aux salarié(e)s et la composition de la grande famille Bata, la «Batapresse» pour la propagande de l'entreprise, un tissage politique dans les alentours pour s'assurer un environnement maîtrisé où rien n'est laissé au hasard de «l'organisation».

Ce que nous avons découvert n'est sans doute pas exceptionnel. Cela fait partie de cette histoire ouvrière, européenne, du siècle passé entre discipline de travail et carotte paternaliste. Nous y avons recueilli beaucoup de témoignages sur les conditions de travail à l'usine, ce sont des paroles sincères sur des années vécues que l'on entend rarement dans les grands médias quand

ceux-ci parlent du travail, du chômage, des fermetures d'usine ou tout simplement de l'économie.

Nous avons ensuite décidé de monter notre film autour de ces témoignages et des contradictions qui s'expriment entre les dirigeants et les salarié(e)s. Plusieurs thèmes structurent le film autour d'un fil rouge chronologique et d'une voix off qui a pour unique but de globaliser l'histoire des Bata et d'expliquer à travers les mutations du capitalisme, pourquoi et comment la firme Bata en est arrivée à s'implanter en Lorraine, à faire travailler des générations d'ouvriers et d'ouvrières, notamment dans une période de haut-salaires appelée l'Âge d'or, et ensuite à s'en désintéresser pour finalement cyniquement étudier et trouver le coût moindre d'une fermeture définitive. Au moment où nous finissons notre film, l'actualité est aux retours «attendus» des luttes sociales. Le projet sur les retraites du gouvernement Raffarin n'a pas été stoppé entre autre par la mobilisation de l'éducation nationale. Les intermittents du spectacle tentent de sauver un statut qui permettait de faire autre chose que de «l'alimentaire», et les données économiques prédisent une vague sans précédent de licenciements. Ce qui est certain, c'est que la lutte des salariés de Bata en 2001, avec entre autre la prise du dépôt de chaussures pendant deux mois comme rapport de force avec la direction, s'inscrit dans l'effet Celatex, cette usine des Ardennes, qui au moment de la décision de sa fermeture en 99, avait gagné une indemnité de licenciement conséquente après avoir menacé de déverser dans le cours d'eau voisin de l'usine des produits polluants. Cette radicalisation exprime à la fois la détresse des salarié(e)s qui font le constat amer de perdre leur cadre de vie, et le mépris dont fait preuve la froideur des lois du profit. Dans ce sens, Pas un pas sans Bata, est un film d'actualité, dans une période en crise. Mais aussi un film de rencontres, où

nous entrons dans un univers connu par celles et ceux qui côtoient l'usine mais où la fraîcheur de certaines séquences et de certains propos feront sourire car elles rappellent forcément des choses semblables à ce qui est vécu généralement.

Pour les autres qui ne connaissent pas l'usine, c'est un moment pas si fréquent qui est offert où les rapports de travail sont abordés de manière critique, parfois émouvante. Le spectateur ou la spectatrice sortira enrichi(e) par des moments de sincérité aussi bien du côté ouvrier que du côté patronal.

Jérôme Champion, réalisateur  
septembre 2003  
Dossier de presse

## Entretien avec Jérôme Champion (Réalisateur) et Christel Husson (qui a réalisé les interviews)

*Comment vous est venue l'idée de vous intéresser à la fermeture de l'usine BATA-Hellocourt ?*

Christel Husson : Les rapports de travail traversent la vie de chacun d'entre nous, les préoccupations qu'ils causent, les satisfactions et souffrances qu'ils engendrent. Nous avons l'envie de parler de tout ça, parce que ça nous concerne tous, et surtout l'envie que ces rapports soient racontés et décrits par celles et ceux qui les vivent de plein fouet, comme les ouvrières et ouvriers de Bata les ont vécus. Et puis Bata avait cette particularité d'avoir réussi à tisser un système où les rapports au travail étaient omniprésents dans toute la vie sociale de ses travailleuses et travailleurs, à travers l'institutionnalisation du village de Bataville, où j'ai passé une partie de ma vie.

Jérôme Champion : Nous sommes dans une période où la mutation du capitalis-

me entraîne de violents bouleversements pour les couches populaires. Dans ce sens, la multiplication des plans sociaux jette dans le désarroi de nombreuses familles dans lesquelles, une, deux personnes, voire presque toute la famille, travaillent dans ces usines, qu'elle y grandit tout près, ci ce n'est juste à côté. En même temps les chiffres des bénéfices des grandes entreprises ne cessent de croître, et les informations quotidiennes des bourses occidentales affichent des records pour les actionnaires. En nous attachant à l'exemple de ce qu'a été le système Bata à Hellocourt, nous avons voulu donner la parole à celles et ceux qui travaillent, et nous avons aussi voulu donner notre participation à la compréhension de ce système qui provoque tant de bouleversements. En même temps, nous faisons le constat pessimiste que ce que nous vivons n'est que le début, et à travers Pas un pas sans Bata, nous avons voulu offrir un socle cinématographique qui, nous l'espérons, puisse permettre les débats nécessaires.

*Comment vous ont accueilli les «BATAmens» ?*

Jérôme Champion : Dans l'ensemble très bien, une très grande partie a accepté de nous recevoir, même si un certain nombre de refus n'est pas dénué de sens. Je pense que pour la plupart des ouvrières et ouvriers qui n'ont pas souhaité nous parler, cela signifiait, un an après les dernières mobilisations, que le temps était à la page qui se tourne, à la période de deuil où en reparler fait très mal. Par contre, un nombre important d'anciens cadres a décliné l'offre. Au dire de certains témoignages d'ouvriers et d'ouvrières, il est sûr que quelques-unes et quelques-uns ont tenu au temps de l'usine Bata, un rôle très autoritaire qu'il est aujourd'hui difficile d'assumer aussi bien par rapport aux anciens salariés que par rapport à eux-mêmes, étant donné qu'ils et elles ont tout donné à l'Organisation Bata, et

qu'ils et elles ont été abandonnées par ceux qu'ils et elles avaient tant servis. Mais dans la presque totalité l'accueil a été très chaleureux, avec une énorme envie de témoigner et de ne pas se taire. Il y a eu ce flux de parole très fréquent autour de nous (et de nous-mêmes) quand il s'agit de parler de nos conditions de travail. Dans un sens général, les travailleuses et travailleurs parlent peu de ce qu'ils et elles vivent dans ce qui est pourtant une énorme partie de leur vie. Le travail fini, on passe vite à autre chose, les enfants, les amis, le bistrot, le bricolage, pour les femmes encore la cuisine, etc. Et quand le sujet commence à être parlé, cela sort souvent comme un jet à forte pression. Notre présence et nos questions ont provoqué cela je pense, mais c'est aussi ce que nous recherchions.

Christel Husson : C'est vrai qu'au début du tournage, quand on a commencé à contacter les gens, on a eu quelques appréhensions, parce que nous savions que pour certains/nes, celles et ceux qui travaillaient depuis longtemps à l'usine, la fermeture représentait bien plus que la perte d'un emploi. Bataville, sa cité, ses commerces, son complexe sportif, bref ce qui constituait la vie sociale de ces habitants n'avait soudain plus d'avenir non plus. Et je pense que le refus de parler de certaines /ns témoigne de cette souffrance vécue lors de la chute de Bata. Après pour parler précisément des «batamens, batakawomen», c'est-à-dire les ouvrières et ouvriers qui ont connu ce qu'on appelle «la belle époque» de l'usine, dans les années 50/ 60, nous en avons en fait peu rencontré. Mais celles et ceux qui nous ont accueillis l'ont fait avec enthousiasme, c'est vrai qu'on avait l'impression que leur discours était teinté d'une sorte d'incompréhension de ce qui avait conduit l'usine à fermer, c'était comme une sorte de fatalité, inexplicable.

*-Quelles sont les difficultés auxquelles vous avez dû faire face ?*

Jérôme Champion : La plus importante est certainement qu'il y a d'énormes choses qu'on ignore dans le fonctionnement d'une multinationale telle que Bata. Une des difficultés, qui nous reste encore aujourd'hui à saisir, est d'arriver à situer l'importance d'une telle firme dans les enjeux internationaux, quand on sait à la fois que Bata en tant que tel a été un fournisseur important des armées, notamment des armées en guerre, et cela pendant presque soixante dix ans et que dans la plupart des conflits que nous connaissons (le Viêt-Nam, le Liban...) Bata a joué un rôle. Et même maintenant, le capital financier de Bata est lié au marché de l'armement. C'est une piste que nous avons très peu développée dans notre film à la fois parce qu'il nous était difficile d'avoir des informations certaines, notamment vu aussi les moyens financiers que nous avons pour faire le film (2000 euros !) mais aussi parce que nous avons privilégié le côté local du site de production d'Hellocourt et le rapport au travail. Mais même sur un plan local, il nous a été difficile d'avoir des informations sur le fonctionnement même de Bata à Moussey. L'exemple des fûts, que nous avons découverts pendant le tournage est dans ce sens significatif.

Christel Husson : Ce qui a été délicat pour nous aussi, c'était ce souci de se présenter à celles et ceux que nous allions interviewer dans un rapport de respect, parce que justement nous comprenions ce qu'avaient perdu les habitants/es de Bataville et des alentours avec la fermeture de l'usine. Je veux dire qu'il était important pour nous de ne pas être perçus comme des «charognards» qui viennent filmer la misère des restes de Bata. D'ailleurs la manière dont nous avons tourné le film est significative. En effet, nous avons commencé le tournage, les entretiens sans avoir vraiment d'idées précises en tête sur le script, nous ne savions pas vraiment ce que nous cherchions, et c'est à travers

la parole de celles/ceux que nous avons rencontré(e)s que se sont dévoilées à nous les différentes pistes de recherche et de réflexion qui ont conduit à monter le film tel qu'il est aujourd'hui.

#### *Comment expliquer la fermeture de l'usine de BATA-Hellocourt ?*

Christel Husson : J'ai grandi à Bataville, et c'est vrai qu'ici on pensait tous que ça ne fermerait jamais, c'était comme une institution figée. L'impression que les années passaient et que ça ne bougeait pas. Bon, à partir des années 80, avec la baisse des salaires en 86, les rumeurs de fermeture ont commencé de plus en plus à se diffuser. On entendait «ça va mal à Bata», et d'autres signes montraient que l'usine était sur la pente descendante, moins de budget pour le sport, la piscine de plus en plus à l'abandon, les chaussures produites de mauvaises qualités, et les premiers licenciements en 97, qui se passent d'ailleurs dans un climat surnaturel : rien ne se passe pour les licencié(e)s, l'impression qu'à cette période on en parle sous le manteau comme on dit. Bata avait réussi à instaurer une sorte de système de «terreur» sur les comportements et la pensée. Alors que l'usine allait de plus en plus mal, ses PDG successifs continuaient à alimenter un discours positif et de confiance quant au fonctionnement de l'usine. Alors c'est sûr que lorsque les gens ont appris que Bata allait déposer le bilan, personne n'y croyait, les gens étaient comme assommés.

Jérôme Champion : L'usine de Bata-Hellocourt a fonctionné sur un principe simple : assurer la paix sociale, accroître le rendement en contre-partie d'un univers enviable par le reste de la classe ouvrière. Mais sans dévoiler ce que le film relate, ce système paternaliste a connu un arrêt brutal au début des années soixante dix avec ce que l'on a appelé la crise pétrolière. Les marchés financiers demandaient une adaptation rapide afin de faire croître rapidement

les profits plutôt que d'assurer la sécurité de la production. Et puis l'ensemble de la classe ouvrière a fini dans cette période par acquiescer les "avantages" des Bata. Le système Bata était donc bloqué à son maximum de bénéfice. La firme a alors compressé la production, mais les quelques gains gagnés ne suffisaient toujours pas, ni la baisse des salaires de 86 d'ailleurs. Et puis au final, Bata a investi ailleurs. Ce que tente de montrer le film, c'est que pour que Bata reste, il aurait fallu mettre en concurrence les salaires au niveau mondial, ce qui signifierait de diviser les salaires par 50 et aussi de pouvoir continuer à organiser une production polluante. Une telle baisse des salaires est inenvisageable pour l'instant en France et le souci écologique est de plus en plus répandu en Europe. Et puis les stratégies du capital Bata sont, comme pour toutes ces grosses multinationales, très secrètes, et une partie nous échappe certainement.

*Dossier de Presse*

## Filmographie

Pas de quartiers pour la ville	1998
Garçon manqué	1999
Mumia doit être libéré, ici et ailleurs	2000
Erika, on aurait pu...	
Un Mumia des Mumia	
Les Châteaux du capitalisme	2001
Pas un pas sans Bata	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)